

Quelqu'un l'avait surpris à cuisiner une espèce de friture ni chair ni poisson, qui n'avait l'air de rien de connu, et dont personne ne put jamais deviner la nature.

Où allait-il ainsi une fois par semaine?

Que faisait-il ?

Quel était le but de ces pérégrinations nocturnes ?

En quoi consistait cet étrange déjeuner ?

Ceux qui osèrent l'interroger là-dessus n'eurent pour toute réponse qu'un de ces coups d'œil qui n'invitent pas à recommencer.

En somme, ses allures n'étaient pas celles d'un chrétien ordinaire, et cela commençait à faire jaser.

On parlait de sortilèges, de sabbat, de rendez-vous macabres, de loups-garous, que sais-je ? Chacun comprend jusqu'où peuvent aller les cancons, une fois sur cette piste-là.

Il ne fut bientôt plus question, dans toute la paroisse, que du "sorcier à Pierre Vermette".

Les passants s'arrêtaient à la dérobée pour le regarder travailler au loin dans les champs.

Quand on le rencontrait sur la route, les hommes détournaient la tête, les femmes se faisaient une petite croix sur la poitrine avec le pouce, et les enfants enjambaient les clôtures, pour "piquer" à travers les clos.

Et puis on l'accusait d'avoir le mauvais œil.

Si une vache tombait malade, si les poules refusaient de pondre, si une barattée de beurre tournait, le sorcier à Pierre Vermette était la cause de tout.

La réprobation publique s'attaquait même au fermier.

Pourquoi gardait-il ce mécréant à son service ?

Un bon paroissien, craignant Dieu, ne devait avoir aucun rapport avec ces suppôts de l'enfer. Il s'en repentirait bien sûr.

La fille de Nazaire Tellier n'était elle pas morte de la "picote", parce qu'elle avait dansé avec un étranger qui s'était mis à table sans faire le

signe de la croix ? C'était là un fait connu de tout le monde.

Un "coureux de nuit" comme ça, ne pouvait qu'attirer la malchance sur tout le village.

— Mon pauvre oncle Vermette — je laisse ici Napoléon Fricot s'exprimer directement — mon pauvre oncle Vermette sentait bien qu'il aurait dû renvoyer son engagé.

Mais il y avait un marché ; et c'était encore de valeur, un si bon travailant, sobre, tranquille, pas bâdreux, toujours de premier à la besogne et pas dur d'entretien !

A part le drôle de comportement qu'on lui reprochait, il n'avait pas de défauts.

Cependant, il faut bien songer à son âme tout de même, et mon oncle se promit de watcher l'individu et de découvrir à tout prix le secret de ses escapades du soir.

Comme de fait, le samedi arrivé, il fit semblant de se coucher à la même heure que de coutume, et alla se mettre au guet derrière une corde de bois qui faisait clôture au coin de la maison.

Là, il attendit.

Un peu avant les minuit, la porte s'ouvrit ; et, comme le temps était assez clair, mon oncle vit l'Acadien descendre le perron tout doucement et traverser le chemin, après avoir jeté un coup d'œil défiant autour de lui.

Il portait à la main comme manière de petit sac, et marchait la tête baissée, l'air inquiet, en sifflotant, du bout des lèvres, suivant son habitude, quelque chose de triste qu'on ne connaissait pas.

A une dizaine d'arpents, sur la terre de mon oncle Vermette, il y avait une espèce de petit marais — une grenouillère, comme on appelle ça par chez nous — qui croupissait sous des flaques verdâtres, au milieu de vieux saules tortus-bossus et de grosses talles d'aunes puants.

On n'aimait pas à rôder dans ces environs-là, la nuit, vu qu'un quéteux, que personne n'avait jamais ni vu ni connu, y avait été trouvé noyé l'année des Troubles.

Il avait les pieds pris dans les joncs, sans cela, on ne l'aurait peut-

être jamais découvert, tant la mare était profonde et sournoise.

C'est de ce côté que mon oncle vit l'Acadien se diriger.

Il sortit aussitôt de sa cachette, le suivit de loin, et le regarda aller, tant que la noirceur lui permit de l'apercevoir.

Mais quand il eut vu le grand diable disparaître sous les saules du marais, la souleure le prit, et il s'en revint à la maison.

Le lendemain, pendant la grand-messe, le bonhomme se reprocha son manque de courage, et jura bien d'être moins peureux le samedi d'après.

L'heure venue, il était embusqué de nouveau derrière la corde de bois. Seulement, sûr et certain que c'était la fraîche qui l'avait fait frissonner la première nuit, il s'était bien enveloppé cette fois dans une de ces grosses couvertes de laine grise qu'on jette sur les chevaux en hiver ; et, bien assis, le dos accoté comme il faut, il se laissa aller à sommeiller légèrement, en attendant son homme.

Tout se passa comme le samedi précédent, si ce n'est que mon oncle — qui n'était pas trop poltron, comme vous allez voir — suivit cette fois le rôdeur de nuit jusqu'à la grenouillère.

Là la noirceur était si épaisse qu'il le perdit de vue.

Le vieux ne se découragea point. Avec le moins de bruit possible, il s'enfonça à son tour sous les branches, et arriva au bord de l'étang vaseux.

Pas un coassement de grenouille, pas un sifflement de crapaud ; c'était la preuve qu'il y avait là quelque chose d'avant son arrivée. Pas difficile de deviner qui.

Mon oncle s'accroupit et fit le mort.

Tout à coup, il aperçut une petite lueur qui remuait tout près de terre, de l'autre côté de la mare.

— Un drôle d'endroit pour venir fumer sa pipe ! fit à part lui mon oncle Vermette.

Et puis tout haut :

— Jacques ! qu'il dit.